

Découvrir ce qui est nôtre ! : d'une promenade et d'un mauvais livre

Autor(en): **Landry, C.-F.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le nouveau conteur vaudois et romand**

Band (Jahr): **79 (1952)**

Heft 5

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-228092>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Découvrir ce qui est nôtre !

D'une promenade et d'un mauvais livre

par C.-F. Landry.

Dans cet hiver décidément doux, jusqu'ici, je me suis promené. Et je suis allé voir des lieux que je ne connaissais pas, sans savoir qu'ils faisaient tous partie d'une même terre ancienne. Cela commença par Grandson (on va toujours du connu vers l'inconnu). Je pris une petite route, et je trouvai une *Pierre levée*, que tout le monde connaît, sauf moi. C'est amusant, ce réflexe que nous avons tous : il faut aller toucher. Alors ce monument des âges fabuleux montre ce qu'il est ; on croyait cette pierre toute bonasse, et à notre taille. Une fois qu'on la touche, elle vous fait lever bien haut la tête. Je me demande ce qu'on trouverait en passant au crible le terrain dans les tout proches mètres ?

Allant à l'aventure, je trouvai des villages aux beaux noms : Fiez, Vugelles, Orge. Des vallons peut-être pas très souriants, mais qui sont si bien demeurés en arrière de notre temps trop pressés, que c'en est maintenant un plaisir. Toute une architecture difficile à expliquer : le cheminement même des petites routes est autre, avec de drôles de talus. Ces plissements du pied du Jura sont doux comme des terrasses. Et facilement on trouve, à côté d'une très belle vieille maison, une assemblée de chênes.

C'était donc un autre pays, noir et brun, secret. Dans l'après-midi, toujours au hasard, je fus à Champvent,

et par un chemin qui, paraît-il, est impraticable. Je ne le sus qu'après, mais je l'avais simplement trouvé dur (ou plutôt très mou, comme il se doit entre un gel et un dégel). Et là, sous ces tours approchées pour la première fois de ma vie, j'eus un immense plaisir dont je veux vous faire part. Vous savez tous très bien qu'il n'est pas question de chauvinisme, mais de rendre justice à un coin de terre. Dans l'été, invité par des amis, j'avais fait d'un coup de voiture trois cent kilomètres aller et autant de retour, pour aller voir un château, pendant un quart d'heure. C'était, paraît-il, surprenant à voir, et ce le fut : j'ai cru alors que j'étais dans un conte de Perrault, précisément *La Belle au Bois Dormant* ; grand château du type savoyard, murs blancs d'un blanc fantôme, un pré, des choucas (le propre des monuments anciens, fussent-ils à la plaine, est d'attirer ces petits corbeaux alpestres, que j'appelle choucas sans autre référence qu'une très grande ressemblance entre eux, que ce soit à Savigny-lès-Beaune, à Orange, ou à Leysin).

Eh bien, je ne dis pas, bien sûr, aujourd'hui, que je pouvais m'éviter ce gros voyage, ce serait absurde et vaniteux, mais je dis que Champvent soutient très bien la comparaison ; je dis que sous les murs de Champvent vous prennent les mêmes émotions poignantes, le sentiment brusque d'une grande

histoire oubliée, ce sentiment que j'éprouve ici, de cotoyer d'immenses dormeurs.

Dites-moi, amis lecteurs, si une bonne fois on commençait à les réveiller, ces dormeurs géants, qui sont notre patrimoine. Je ne sais encore comment. Ce serait dur, car il faut que je vous dise qu'il y a une consigne de silence. Je la dénonce, parce que voici vingt-cinq ans que je m'y heurte. Pour quelles raisons de corniflets ne veut-on pas que les Vaudois aient une histoire, je ne sais, mais je sais en tous cas très bien que c'est ainsi.

J'ai ouvert, comme je le fais toujours, le merveilleux dictionnaire historique de Martignier et de Crousaz ; lisez-le à l'article Champvent ; ça bouge, c'est vivant, il y a des gens avec des passions et des aventures ; en deux lignes, on en voit long.

Mais que demain je reprenne la piste Martignier et de Crousaz, paf... on me collera un coup d'étouffoir. J'en sais quelque chose, je sors d'en prendre.

Victoire en profondeur

C'est sous ce titre que nous reproduisons, ici, un article de Gustave Thibon, poète et paysan français qui fit récemment parler de lui à Radio-Lausanne et qui, nous en sommes sûrs, intéressera notre authentique paysannerie vaudoise.

Les hommes d'aujourd'hui sont pour ainsi dire installés dans une révolution permanente. Les mœurs, les institutions ont permis toute espèce de continuité. Les régimes comme les doctrines changent, varient et les cadences de plus en plus accélérées dans le domaine économique et politique les entraînent dans une crise universelle.

Ne cherchons pas l'origine de cette crise dans la mollesse des hommes qui n'ont pas

J'avais trouvé des anecdotes sur Lausanne, je les avais dépoussiérées, c'était mon seul et petit mérite. Non, non, m'a-t-on dit, pas de ça. Il ne faut RIEN dire.

D'où je conclus que Martignier et de Crousaz doit être un mauvais livre. Un livre que les autorités déconseillent. Un livre sur quoi on fait le silence.

Pourquoi ne faut-il rien dire ? Au nom de quoi ? Ne sait-on pas ici, à trois heures de la Bourgogne, que l'histoire fait marcher le commerce ? Ne sommes-nous plus un pays de tourisme ? Voulons-nous vendre des paysages expurgés ? Sommes-nous si frousards que nous avons peur que des histoires vieilles de quatre et cinq siècles ne reviennent à la surface. « Pas d'histoires », c'est une triste devise. Nous avons eu la chaste Reine Berthe, c'est entendu, et le Major Davel, qui était garçon et tranquille. Mais nous avons aussi d'autres gens, dans notre histoire. Seulement, on ne nous en parle pas. L'eau de rose, ça va durer encore combien de temps ?

beaucoup changé, mais dans les possibilités infinies des communications et des échanges, fruits de la technique et qui donnent à la faiblesse ou à l'égoïsme de l'homme une sorte de « multiplicateur ». Nous sommes dans le siècle de la vitesse, de l'extension superficielle. On court en surface.

L'agriculture représente, par rapport à la technique, à l'industrie... la lenteur... à la course superficielle... la troisième dimension. Nous vivons dans une époque qu'on a appelée : « L'âge de Prométhée ». L'homme veut pétrir, transformer la nature, la plier entièrement à ses vœux. Dans ce monde, il faut suivre cette cadence ou être englouti !

Or, dans ce siècle d'accélération conti-